

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

MADemoiselle
FINE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Lettres d'un inconnu

Amandine

La Demoiselle

Le Sentier aride

Jeanne courage

Le Souvenir de Samuel

Le Destin de Marie

Le Pré d'Anna

MARIE DE PALET

**MADemoiselle
FINE**



© De Borée, 2006.

© Centre France Livres SAS, 2022.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0661-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

I

RENCONTRE

L'homme marchait vite sur le sol gelé. Il avait rabattu sa casquette qui lui mangeait la moitié du visage, ne laissant voir qu'une barbe mal taillée et deux yeux d'un bleu délavé qui semblaient regarder le paysage avec étonnement. L'air restait froid même si quelques flocons égarés tourbillonnaient, hésitaient, puis finissaient par se poser sur le sol où ils s'épalaient en étoile avant que le vent ne les emporte.

La nuit allait tomber et il ne ferait pas bon de la passer à contempler la lune qui apparaissait au loin, large et blanche dans le ciel gris. Un village s'annonçait avec ses maisons serrées, tassées sur

elles-mêmes, ne présentant à l'arrivant que des façades aveugles comme pour donner moins de prises à la bise et au froid. Des spirales de fumée s'élevaient toutes droites de plusieurs cheminées et se perdaient dans l'air lourd.

L'homme souffla dans ses mains, en remit une dans sa poche, alors qu'il s'appuyait de l'autre sur une canne de frêne. Il claudiquait légèrement, mais cela ne l'empêchait pas d'avancer d'un bon pas. Le sentier descendait à pic vers la première maison du village. Une mesure posée de guingois qui hésitait à s'orienter entre le sud et l'ouest. Adossé à elle vers le nord, un petit bâtiment, qui avait tout d'une grange ou d'une étable, paraissait encore plus dénudé qu'elle si c'était possible.

Des haies dépourvues de feuilles s'envolaient des nuées de moineaux

effrayés par l'arrivant. L'homme les suivit des yeux et faillit buter sur le corps d'un enfant tassé sur le bord du chemin. Tout d'abord, il crut à un tas de chiffons, mais il aperçut un sabot usé et remarqua alors une petite main bleuie par le froid.

– Nom de Dieu ! jura-t-il tout haut, mais qu'est-ce qu'il fait là, ce gamin ?

Il se pencha, souleva le corps inerte et comprit qu'il s'agissait d'une fillette que sa longue robe en lambeaux recouvrait entièrement. L'enfant, qu'il pensait inconsciente, se mit à le repousser sauvagement et même, elle tenta de lui mordre la main. Il gronda :

– Tiens-toi tranquille, je ne te veux pas de mal... Où habites-tu ?

La fillette grogna à la manière d'un petit chien, mais ne répondit pas. Sans hésiter et malgré la résistance de l'en-

fant, l'homme pressa le pas, tenant toujours serré contre lui le petit corps qui gigotait sans arrêt. De ses mains glacées qu'elle plaquait contre le torse de l'homme, elle essayait de le repousser de toutes ses forces. Elle avait perdu un sabot dans la bataille. Il s'était penché et l'avait ramassé d'une main tandis que, de l'autre, il tenait l'enfant solidement.

Aucun des deux ne parlait et, dans la nuit qui tombait, l'homme hâtait le pas, pressé d'arriver à la mesure qui ne se rapprochait que lentement. Il avait dû abandonner sa canne et sa jambe le faisait souffrir. Enfin, il arriva devant la maison, mais dut la contourner pour atteindre la porte d'entrée.

Une faible lueur brillait à la fenêtre et, dans la pénombre, il entrevit un instant des visages penchés vers la lueur du feu. Il avança, repoussa l'huis d'un

coup de pied et pénétra en trombe, laissant tomber la fillette sur le sol. Un bon feu de bois brûlait dans l'âtre où était suspendue la lampe, laissant tout le reste de la pièce dans l'obscurité.

Du cantou, celui qui devait être le père se leva, surpris :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

La fillette se leva d'un bond et se serait sauvée si l'homme, d'un coup de pied, n'avait refermé la porte. Elle se retrouva de nouveau dans les bras de l'homme qui la tint fermement en demandant :

– Vous la connaissez ?

La mère s'était avancée. Elle inclina la tête et dit simplement :

– C'est Fine de la Marie.

– Qu'est-ce qu'elle faisait à moitié morte de froid, toute seule, sur le chemin ?

La femme haussa les épaules, mais ne parut pas surprise.

– Et vous, qui êtes-vous ? interrogea le père.

– Mon nom ne vous dira rien. Je suis Paul Rivet. Je viens voir Louis Bonnal.

À l'évocation de ce nom, la tension provoquée par l'arrivée de l'homme se dissipa un peu et la mère poussa un « Ah » de soulagement, tandis que le père s'avavançait et proposait une chaise à l'inconnu, faisant signe à sa femme d'approcher la lampe.

La mère prit une longue allumette de contrebande qu'elle enflamma au feu et porta jusqu'au *caleil*¹ qui pendait au plafond, juste au-dessus de la table. Une faible lueur, qui peu à peu grandit et devint assez vive, éclaira

1. Caleil : lampe à huile rudimentaire.

toute la scène. Le père s'approcha. De même que sa femme, il paraissait assez jeune. Six enfants le suivirent, d'âges variés, apparemment entre quinze et cinq ans. Tous regardaient l'arrivant en ouvrant de grands yeux.

— Asseyez-vous, proposa le père. Alors, comme ça, vous venez voir Louis ? C'est-il que vous êtes parents ?

L'homme, sans lâcher l'enfant qui, voyant qu'on ne lui voulait pas de mal, avait cessé de s'agiter, prit une chaise et répliqua :

— Non, on n'est pas parents. On a fait la guerre ensemble et on a été prisonniers à Sedan.

Il fit une pause que personne n'osa interrompre et reprit en hochant la tête :

— Ça compte ça... On s'est retrouvé, par hasard, à la foire lundi. Il m'a invité

et je suis venu. C'est en descendant le chemin du causse que j'ai rencontré cette gamine à moitié morte de froid. Je l'ai ramenée, mais elle ne voulait pas, la bougre !

– Fine est toujours dehors à courir la campagne. Elle a dû aller chercher du bois. Avec le froid de ces derniers jours, elle ne doit plus en avoir.

Il se tourna vers l'enfant et lui demanda :

– Tu es bien allée chercher du bois ?

La petite ne répondit pas. D'un bond, elle s'arracha des bras de l'homme et courut près du feu. Elle s'approcha d'une des filles de la maison qu'elle devait connaître et resta silencieuse à fixer les flammes. Le père la regarda puis, se tournant vers l'inconnu, lui dit en baissant la voix :

– Cette enfant est toujours seule. Sa

mère court d'un côté à l'autre et rentre quand ça lui chante.

Il ricana d'un air entendu.

– Elle a appris à se débrouiller depuis qu'elle est toute petite.

– J'ai cru qu'elle allait mourir de froid.

– Cette engeance ne craint rien... Vous savez, c'est une bâtarde. C'est engendré dans la peur et ça se sort toujours de peine, coupa la femme avec un regard mauvais vers la fillette. Si vous voulez aller chez Louis, c'est au milieu du village. La maison qui donne sur la place, avec un grand escalier. Vous ne pouvez pas vous tromper.

L'homme se leva, prenant ces paroles pour un congé, mais le père ne l'entendit pas de cette oreille. Il répliqua :

– Restez avec nous. Vous irez chez Louis en fin de veillée. Allez, sans façon,

ne vous faites pas prier ! Vous mangerez avec nous. Il n'y a que la soupe et la salade... Allez, les filles ! fit-il en se tournant vers deux gamines d'une douzaine d'années. Mettez une assiette de plus, il mangera avec nous.

– Il faut en mettre aussi une pour Fine ? demanda une des petites.

La mère eut un haut-le-corps vite réprimé et, sur un signe de son mari, ne prononça pas une parole. Les deux enfants apportèrent des écuelles de terre sur la table aux planches mal équarries tandis que l'aînée posait une large soupière au milieu. Le père se leva et demanda l'écuelle de son hôte qu'il servit en premier, ensuite ce fut le tour des enfants puis de sa femme, des domestiques et il termina par Fine et enfin se servit lui-même. Le père trempa sa cuillère dans la soupe et commença